

Pierre Verborg

ENVOYEZ LES HÉLICOS !

Carnets de guerre - Côte d'Ivoire - Libye - Mali



éditions du
ROCHER

Envoyez les hélicos !

Directeur de collection : Daniel Hervouët

Crédit photos ECPAD
Arnaud Roine

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-26807-518-1

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait été tendue au nord de la vallée par la mise en place en hélicoptères de tireurs d'élite et d'une section de Marines. Très rapidement, un drone *Prédator* avait permis de déceler la colonne ennemie qui remontait tranquillement vers le nord croyant nous avoir leurrés. Elle sera totalement neutralisée au cours de l'embuscade.

Je mesure une fois de plus que notre ennemi maîtrise les chocs invisibles de la guerre des nerfs et de la subversion des esprits qui entraînent la résignation des corps. Mais la sanction doit tomber, car c'est d'abord un affrontement de deux volontés. J'ai l'intuition que nous allons réussir et que rien n'a été vain, mais ce n'est pas une certitude et il faut se préparer à encaisser le choc du premier coup de ce combat, de cette bataille qui va être dure.

Le commandement resté sur le bateau a tout entendu et dans sa grande sagesse, n'a rien ajouté. Mon chef, le colonel Bayle⁶, me laisse conduire notre combat et m'accorde sa confiance pour prendre la seule bonne décision. De ces moments de tensions partagés avec la hiérarchie et avec mes hommes, nous garderons le souvenir d'une immense fraternité. Depuis que nous avons décollé nous ne sommes, pour le colonel et son état-major, qu'un spot numérique sur les écrans de contrôle. Le temps de l'action est arrivé, les masques tombent, c'est l'heure de vérité, j'appelle toutes les formations :

– À tous les enfants, position ?

Une à une, toutes les patrouilles répondent qu'elles sont à quelques secondes de l'ouverture du feu.

– Conforme, détruisez.

Nos tirs de missiles, de roquettes et de canons déchirent

soudainement le ciel. Les flashes des départs de missiles et les coups au but illuminent la nuit par éclairs successifs. Au retour, on me racontera que sur le BPC, tous les personnels restés sur le pont et un périscope sorti des eaux, ont assisté hypnotisés à ce spectacle sans nom.

J'aperçois parfois l'ombre des hélicoptères qui effectuent leur passe de tir, pour se remettre en position et tirer à nouveau. Le front se couvre de panaches de fumée qui montent des véhicules détruits et voilent la nuit étoilée. Ceux qui transportent des munitions explosent plus longuement et forment un gigantesque feu d'artifice pendant quelques minutes. Ces explosions nous servent de repères mais saturent aussi nos systèmes de vision nocturne. Le front s'embrase et au bout de quelques courtes minutes l'ennemi réagit.

Je vois alors monter les rafales vers le ciel... qui ne sont heureusement pas ajustées. C'est Bagdad en Libye et le signe attendu. Nous gagnons parce que nous sommes invisibles. C'est une donnée cruciale dont j'avais besoin pour la suite. Nos prévisions étaient donc bonnes et notre tactique adaptée. L'adversaire nous a entendus. Il nous a attendus, mais il ne nous a jamais vus précisément car, avec ce qu'il avait annoncé à la radio, nous devrions déjà être abattus. Persuadé que ses fréquences de communication sont sur écoute, il a donc bluffé et il fallait poursuivre.

Passée la confusion des premiers instants du contact, où personne ne sait vraiment « d'où ça part et où ça tire », notre riposte est implacable. À cet instant, c'est un peu le premier qui discerne clairement la situation dans le fracas des armes qui l'emporte ; mélange de rapidité, de *feeling* et de volonté. Les *Gazelle* et les *Tigre* font taire un à un les tirs ennemis.

« À chaque premier contact, faites comme le capitaine Caron dans le film de Schoendoerffer, *L'honneur d'un capitaine*⁷, baissez le casque pour saluer l'ennemi, puis relevez la tête pour voir, mais ensuite finie la politesse, soyez redoutables de précision », avais-je rappelé avant de clore le briefing dans l'après-midi.

Sur le coup, certains s'étaient montrés dubitatifs. Mythomanie que tout cela, devaient-ils penser... La réalité des combats établira d'emblée la justesse de cette comparaison. Cette mise en cause de la parole du chef n'est pas une surprise pour moi, la guerre est un rapport direct très humain... Ce n'est pas de la littérature et le chef n'est pas plus que d'autres à l'abri de se fourvoyer lui aussi.

Dans la nuit, tous les appareils rentrent à bord dans une manœuvre précise. Nous avons pu donner nos premiers coups sans en prendre. Ce n'est que le début et je ne vais qu'accélérer.

10h00

Toute l'unité est au complet dans la salle de *briefing* ou règne un grand calme. Il n'y a ni excitation, ni impatience mais le sentiment d'avoir réalisé un combat précis et efficace. Le groupe dégage une puissance perceptible. Le bilan des pertes infligées interpelle déjà le haut commandement qui hésite entre soulagement, euphorie et angoisse, car ce n'est que le début. Quant à nous, cette nuit, nous avons tous eu rendez-vous avec nous-mêmes et l'ennemi. Ce sont les mêmes hommes et je lis dans leurs yeux qu'ils savent que nous sommes partis pour une guerre qui va être longue et usante. Notre action doit être décisive, je ne leur laisse pas d'autre choix.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mortelle, j'ai déjà en tête les coups d'avance qu'il va falloir jouer ou faire jouer, comme ceux que nous ne devons surtout pas engager.

Il faudra attaquer de nuit, de ces nuits si noires que les règlements nous interdisent normalement de décoller, mais qui nous assureront un camouflage de premier ordre.

Il faudra des attaques en « vol de combat » qui nous permettront d'évoluer à une hauteur au-dessus de la mer inférieure aux limites autorisées, mais à une hauteur au-dessus du sol que seuls les pilotes de l'ALAT maîtrisent pour s'y entraîner quotidiennement. Nous deviendrons ainsi invisibles des radars, mais aussi de la vue des sentinelles réparties le long des côtes qui nous chercheront plus haut dans le ciel. Il s'agira aussi de rendre fou l'adversaire qui ne s'attend plus à être attaqué d'aussi près.

Ces attaques devront être massives, même si les règlements du BPC limitent à quelques hélicoptères le nombre de décollages de nuit. Car il faut un combat de choc d'emblée et non une montée en gamme progressive comme on me le suggérera plusieurs fois. De cet affrontement, je cherche autant à obtenir des effets directs sur l'ennemi que des effets induits. L'hélicoptère a aussi cette capacité de terroriser celui qui sait qu'il va être frappé, sans jamais vraiment savoir d'où et quand.

Enfin, il s'agira d'attaquer plusieurs fois au cours d'une même nuit pour imposer une pression permanente à l'ennemi et exploiter les bénéfices de la première attaque. Le programme est ambitieux et sous certains aspects audacieux ; il est forcément risqué, mais c'est le mode opératoire adapté pour obtenir ce qui est espéré : une rupture par le choc.

Il n'y a rien de vraiment nouveau dans cette manœuvre, cependant la concentration des savoir-faire et des savoir-être

qu'elle impose, sa répétitivité plusieurs nuits d'affilée et le degré de précision et d'engagement qu'elle exige, la rend hors normes.

Il va donc falloir passer outre de nombreuses limites qui n'ont pas pour habitude d'être franchies de la sorte. Ce n'est pas pour me déplaire, car c'est ce qu'il y a derrière qui m'intéresse, là où tout va se gagner ou se perdre. Il va falloir décider dans des incertitudes permanentes et la profondeur de la nuit.

14 mai 2011 – Pau – 07h00 – prise en main

La manœuvre la plus stratégique, celle des hommes, commence par une prise en main qui doit être rapide et efficace pour être utile à tous.

Les combats qui nous attendent seront de haute intensité. J'ai besoin d'un groupe qui saura regarder la nuit sans pâlir et la terre sans rougir, manœuvrant avec une détermination de fer. J'ai besoin d'un groupe imprégné des enjeux de sa mission avec un sens inné de la mesure et du dosage, capable de développer des facultés d'adaptation permanentes et une cohésion puissante et communicative. Il va falloir diffuser de l'énergie pour ne rien céder.

J'ai pour nous tous une ambition certaine, que l'on peut formuler dans le slogan : vaincre et ne rien perdre.

Le commandant Vincent nous a récupérés sur l'aire d'autoroute. Le capitaine Sébastien, resté à Pau, est allé approvisionner les équipages en couvertures et café tout au long de la nuit. La cohésion et la solidarité ont joué à merveille. Le jour se lève et le soleil va bientôt faire disparaître cette couche

de brouillard qui nous a tous cloués au sol.

Nous nous sommes accordés une petite heure de sommeil sur les sièges de la popote du bataillon. Le sergent de semaine nous y trouve affalés et nous prépare aussitôt un café bien noir. La nuit a été courte et la journée va être longue.

Très rapidement, alors que le bâtiment s'anime, je mets dans la confiance mon équipe commandement, car les coups de téléphone se multiplient. Il faut attendre le retour du terrain de tous les équipages avant de leur annoncer le programme. Ils pensent rentrer chez eux pour un *week-end* récupérateur en famille, sur les plages de la côte basque. Des plages, ils vont en voir, mais elles ne seront pas basques et le surf au programme sera d'un nouveau style. La vague, il ne va pas falloir l'attendre mais la créer ! Dans la matinée tous les hélicoptères rentrent sans encombre.

– Faites vos sacs, on part en Libye. Départ demain matin pour Le Cannet-des-Maures, puis on embarque sur le BPC. Au travail, dans cinq jours on tape Tripoli.

Effet garanti, commander c'est parfois surprendre et cela ne doit jamais être fait gratuitement ! Quelques regards dubitatifs soupçonnent une petite « punition » pédagogique dont ils me savent capable à la suite de ma promenade nocturne inopinée. Leurs interrogations sont de courte durée. Quelques minutes plus tard, chacun est à l'œuvre. La machine et la dynamique humaines sont lancées. Notre nuit sur le terrain a créé notre bulle. Désormais, plus rien n'est anodin et le compte à rebours est lancé.

La prochaine opportunité pour conquérir ces hommes est dans trente-six heures. C'est sur la base du Cannet-des-Maures que,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Ils ont sorti le grizzly de sa caverne et il va chasser avec sa meute de jeunes loups, ils ne vont pas être déçus.

Ce qui pouvait faire sourire il y a quelques jours, ne le fait plus. Chacun a bien compris l'ambition et la réalité qu'il va falloir donner à la formule.

23 au 25 mai 2011 – répétition générale

Le dernier acte vise à mécaniser toute la cinématique de l'assaut : les phases de décollage, de regroupement, d'infiltration, de combat, d'exfiltration, de retour sur le BPC, de réarmement puis de redécollage.

Comme des skieurs de compétition qui mémorisent leur trajectoire avant de s'élancer dans la pente, les pilotes aiment à mémoriser à l'avance leur manœuvre pour appréhender leur combat. Quelques jours avant notre *D-day*, chacun est sous pression et espère pouvoir faire un test grandeur nature lors d'une séance de jour puis de nuit. L'idée vient d'en haut et le colonel Bayle me demande de nous y préparer. Les pilotes sont enthousiastes à cette perspective qui ne peut que mieux nous préparer et lever certaines incertitudes sur nos modes opératoires.

Je considère exactement l'inverse, car tester une attaque de nuit en pleine mer sans aucune référence terrestre, alors que beaucoup de facteurs décisionnels reposeront sur l'acquisition visuelle au plus tôt des côtes, me paraît particulièrement accidentogène. Il est au contraire préférable de préserver une certaine incertitude lors de la première attaque, comme un goût d'inachevé qui maintienne tous nos sens du combat et de survie en alerte. Je considère que les équipages ont atteint le niveau requis. Un excès d'entraînement me paraît contre-productif. Je

livre mon avis au colonel Bayle, en insistant sur la dangerosité d'un entraînement en pleine mer.

Lorsque j'étais instructeur tactique en école de formation, j'avais constaté que des jeunes chefs de bord, chefs de patrouille ou commandants d'unité, « bachotaient » leur combat à l'excès avant le vol test pour le transformer finalement en une succession mécanique d'événements. D'autres, plus mûrs, prenaient au contraire de la hauteur avant l'obstacle afin de mieux en saisir les contours, certes avec moins de certitudes. Les meilleurs combats tests ont toujours été conduits par cette dernière catégorie de pilotes.

Je laisse donc s'exprimer chacun et j'écoute les opinions de tous. D'un autre côté, mon chef me donne les dernières informations des états-majors. Nos modes opératoires passent mal au niveau interallié car nous sommes pris pour des *cowboys*. Je garde ces informations à mon niveau pour ne pas polluer la concentration des hommes. Ce que je leur demande pour l'instant, c'est de décoller sans percuter la planète, d'être capables de se regrouper pour combattre et revenir. C'est déjà assez compliqué comme cela.

Après avoir bien reçu les arguments des uns et des autres, je livre mon appréciation en décalage au colonel Bayle qui partage mon approche. Ce dialogue de commandement nous conduit néanmoins à privilégier un seul entraînement que je ne manque pas d'expliquer aux équipages. La grande majorité comprend cette décision même si elle ne les rassure pas. C'est exactement ce que je voulais obtenir.

La nature faisant bien les choses, quelques heures plus tard, Paris fixe la date de la première attaque au 27 mai, nous n'avons finalement plus le temps pour conduire un deuxième entraînement de jour. Les 48 heures qui suivront doivent uniquement être dédiées à la préparation de la première attaque.

Le temps de la montée en puissance s'achève.

Le jour même de l'opération, nous avons finalement reçu l'ordre de reporter l'engagement à plus tard, à peine quelques heures avant le décollage. Le président Sarkozy rencontrait monsieur Cameron au G8 à Deauville et décidait d'un engagement des Français et des Anglais le même jour. Un délai supplémentaire était donc nécessaire à l'arrivée des Britanniques pour que la première attaque soit simultanée, mais chacun dans des secteurs distincts. Nous avons finalement pu disposer de quelques jours supplémentaires pour affermir les savoir-faire et les modes d'action retenus au cours d'un deuxième entraînement jour pour les équipages qui n'avaient pas participé au premier.

Au cours de ces entraînements de mécanisation, qui ont laissé une dose d'inconnu voire d'inachevé à tous en plus de la réelle incertitude de la réalité le jour J, toutes les armes sont testées et chacun constate que nos tactiques et techniques sont au point. Ces répétitions sont importantes, chacun « peaufine » son équipement, trouve les bons réglages, se positionne dans la manœuvre, entend la voix du chef, trouve les mots pour son équipage. La procédure *crash* en mer est testée en coordination avec l'hélicoptère *Dauphin* de la Marine nationale qui sera notre ange gardien. Tout n'a pas été parfait et certains ajustements sont effectués lors des *debriefing*, mais chaque pièce du puzzle est en place, humainement, techniquement et tactiquement.

Nous avons quitté la France il y a six jours. Nous sommes affûtés, prêts pour ce premier assaut qui est cette fois fixé pour la nuit du 3 au 4 juin.

2 juin 2011 – veillée d'armes

L'image qui me restera : la tension dans le regard de mes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Non, bon ben ok, on va faire gaffe.
- Affirm.

Pas d'émotion dans sa voix. Tous m'épatent par leur calme et leur courage. Je me fends d'une colère froide contre les restrictions budgétaires qui ne nous permettent pas d'équiper tous les appareils d'ancienne génération avec le système de leurrage automatique. Ils sont essentiels à notre protection. Je crois que c'est la première fois que les hélicoptères de l'ALAT subissent des tirs de missile sol/air. Seul le vol de combat et notre faible hauteur, nous ont permis d'éviter le pire.

Je prends la radio et j'annonce au *Tigre* :

- Mohican, t'as vu le tir du missile sol-air ?

Le capitaine Willy, en pleine phase de tir, me répond immédiatement :

- Affirm, on a vu le départ du coup, on traite la zone.

Le soir, en analysant les vidéos, je constaterai que la séance de leurrage du missile sol-air du *Tigre* a parfaitement fonctionné et que les adversaires qui avaient aussi tiré au RPG 7 contre l'appareil, ont été neutralisés à la roquette et au canon par le *Tigre*.

Pas le temps de tergiverser, je rebascule sur le flanc droit du *Puma*. La situation évolue, le *Jean de Vienne* vire à tribord toute avec une gîte impressionnante. Je suppose qu'il a un problème, mais lequel ?

23h03'00''

Une voie féminine, rapide et distincte, claque dans la radio :

– Grizzly, ici *Jean Bart*, on ne peut pas tirer, vous êtes sur la capitale de tir et dans le gabarit de sécurité.

Je comprends immédiatement. Incident de tir sur le canon du *Jean de Vienne*, le *Jean Bart* a mis machine avant toute pour le remplacer, sauf qu'entre les cibles et lui volent quatre hélicoptères en rase-mottes, et l'un d'entre eux est pris dans un tir croisé.

Je sais que l'équipage du *Jean Bart* est aguerri, les rapides échanges que j'ai eus avec le COMOPS nous ont permis d'établir un rapport de confiance immédiat. J'imagine la tension de l'équipage rivé sur ses écrans de contrôle. J'imagine le pacha, debout derrière ses opérateurs en tenue de combat, contrôler notre échange radio. Pour lui aussi la manœuvre est délicate. Il attend de moi la seule bonne réaction et tout de suite. Si je ne donne pas le bon ordre, il ne pourra pas tirer et la *Gazelle* sera abattue.

– OK, je dégage vers l'ouest, tir autorisé dans cinq secondes.

Nous serons encore dans le gabarit de sécurité tir du bateau mais nous sommes si près l'un de l'autre que je distingue nettement son canon pointé vers les cibles. Les obus vont passer près, mais sans danger pour nous.

Le *Jean Bart* et notre hélicoptère évoluent côte à côte comme dans un vol en patrouille, chacun avec son lot de risques, mais dans un but commun. Simple et efficace, finalement, la coopération interarmées !

23h06'

La nuit est déchirée par les tirs de canon du *Jean Bart*. Dans le *Puma*, on ressent l'onde sourde des coups à chaque salve dont je suis la trajectoire très distinctement avec les JVN. Les deux nids de mitrailleuses qui avaient pris à partie les hélicoptères ne sont plus qu'une zone en flammes où explosent des munitions dans tous les sens. Notre dispositif bénéficie enfin du tir de couverture tant attendu. La frégate traite méthodiquement un à un les treize objectifs vers la droite.

Pas le temps de poursuivre, le *Tigre* a fini sa mission, la fenêtre est ouverte et le GAM peut s'infiltrer dans les terres ; le combat des hélicoptères commence vraiment. Au bout de quarante-cinq minutes, la mission est remplie sans aucune perte.

23h40'

Nous sommes sur le retour, tous les appareils ont quitté la terre et sont en transit vers le *Tonnerre*. Plus personne n'a de munitions et le kérosène atteint son niveau critique sur plusieurs appareils. L'entrée en matière du tir *NGFS* a duré plus longtemps que prévu et a contraint les équipages à entamer les réserves carburant. Une à une, les patrouilles qui franchissent le point de passage obligé me permettent de contrôler que personne n'est resté sur le terrain sans que l'un d'entre nous ne s'en soit rendu compte. Lors de l'exercice *Caïman* sur simulateur, il avait fallu plus de vingt minutes pour qu'un chef de patrouille s'aperçoive que son ailier, dernier de la formation, avait été abattu. L'entraînement épargne les larmes et la leçon a été retenue. La procédure de veille interne que nous avons mise au point après l'exercice a été appliquée à la lettre et tout le monde est à bord après le combat... Quel soulagement !

Ces hommes et ces femmes viennent de réussir une action

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

point avec le colonel Bayle qui attend mes explications.

Quand j'arrive, de mauvais poil, je le trouve au contraire enchanté, car il vient de recevoir un renseignement d'opportunité inespéré. Une forte concentration de troupes a été détectée soixante kilomètres plus à l'est de la zone où nous devions opérer ce soir. En quelques mots il me demande si je le sens. Il s'agit bien de tout changer, trajectoires, timing, objectifs. Toutes ces heures de préparation pour, au dernier moment, tout modifier ! On ne laisse pas passer une telle occasion, en un regard nous nous sommes compris. N'est-ce pas un piège pour nous attirer dans une nasse anti-hélicoptères ? Plusieurs fois, nous avons pu voir l'ennemi essayer de construire sa propre manœuvre.

J'ordonne de rassembler tous les équipages et les mécaniciens en salle de *briefing*, le temps de prendre les derniers éléments. Le groupe a développé une faculté d'adaptation remarquable qui est sa marque de fabrique. Pendant que les équipages me rejoignent, j'ai une nouvelle manœuvre en tête à leur proposer.

Cette fois, pas de présentation léchée sur ordinateur, je la formalise « à l'ancienne », sur un tableau, à grands coups de feutres rouge et bleu. Notre articulation ne change qu'à la marge, en revanche nos positions et nos trajectoires n'ont plus rien à voir ; en moins d'un quart d'heure, les points de passage obligés pour la navigation sont recalculés par les équipages qui portent une attention particulière à l'autonomie des appareils, car nous allons beaucoup plus loin que prévu. Les GPS²⁷ sont mis à jour. La dynamique de combat est en marche et les réflexes collectifs de fonctionnement bien au point.

Entre-temps, l'origine des problèmes d'avionique de nos hélicoptères est identifiée par l'officier aviation, qui maîtrise son sujet sur le bout des doigts et trouve la solution miracle.

Alors que tout partait mal, mettant les nerfs à rude épreuve, tout est relancé en moins d'une heure. Les mises en route se succèdent cette fois normalement et conformément au timing. Les hélicoptères fondent sur leurs proies. Le combat est rude et le bilan dans les rangs adverses est lourd. Alors que nous sommes sur le retour, à court de munitions, un chef de patrouille rend compte qu'il vient de survoler par hasard le poste de commandement tactique de l'ennemi, mais qu'il n'a pas pu le traiter. Convaincu qu'il s'agit d'une cible à haute valeur ajoutée, il a immédiatement relevé la position. Tout le monde comprend que nous sommes partis pour nous réengager alors que cela n'a pas été planifié. Pour l'instant notre énergie est accaparée par le retour sur le BPC : revenir de nuit à une dizaine d'appareils avec juste ce qu'il faut en kérosène et après déjà plus d'une heure de combat n'est pas de tout repos. Je contacte le colonel Bayle sur le BPC afin de lui rendre compte et lui propose d'y retourner avec la même équipe. Je sais qu'il va devoir coordonner cela avec le pacha du bateau et obtenir le feu vert du contre-amiral Coindreau. À peine ai-je posé le pied sur le pont, que je vois les deux commandants d'unité et quelques chefs de patrouille venir me voir pour connaître la suite du programme non planifié :

– Démerdez-vous les gars, mais dans 30' on va finir le job, c'est notre billet retour.

Marins comme terriens s'adaptent et tout est réarticulé avec un calme précis et efficace. Pendant que je suis au centre opérationnel dans l'attente de l'autorisation d'y retourner, les appareils sont réapprovisionnés en carburant et en munitions.

Moins d'une heure plus tard, nous sommes de nouveau en vol. Les équipages ont la zone en mémoire et savent immédiatement où trouver leurs objectifs qui n'ont pas eu le

temps de se réorganiser et ne s'attendaient manifestement pas à nous revoir. La surprise est totale. Une quinzaine de minutes suffisent pour remplir la mission. Nos réserves de munitions atteignent très vite leur bas niveau, il faut en garder un peu, au cas où, pour quitter la zone. C'est à ce moment-là qu'un chef de patrouille, qui est allé un peu plus en profondeur, rend compte à la radio :

- Il en reste trois qui viennent de tirer et semblent s'enfuir.
- Laisse-les partir, ils raconteront.

Toute opportunité est bonne à saisir pour affaiblir l'adversaire. Ces trois soldats rejoindront à un moment ou à un autre leur unité et raconteront ce qu'ils ont vécu. J'espère surtout qu'ils diffuseront un peu plus la peur de l'hélicoptère.

Le retour se passe sans encombre.

Deux jours plus tard, un rapport des services de renseignement mentionne que des personnels qui ont rejoint leur camp au cours de la nuit précédente auraient été passés par les armes pour abandon de poste devant l'ennemi. Les premières désertions sont confirmées dès le lendemain. Un ascendant psychologique a donc été obtenu ce soir-là par les hélicoptères.

Ce sont autant les effets directs que les effets induits de nos frappes qui ont été efficaces à cette occasion. Il a fallu saisir l'opportunité des événements et nous ne l'avons pas manquée. Le lendemain, le capitaine de vaisseau Ebanga me fait lire un extrait des interceptions des échanges radios libyens.

« Abattez ces chiens de Français ! » est-il traduit comme ordre pendant nos attaques au milieu de leurs lignes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

au sol dans l'espoir de toucher un de nos hélicoptères. Mais l'artillerie lourde est forcément gardée par des troupes qui ont une parfaite discipline de feu et ne nous tireront dessus que si elles sont certaines de nous abattre. L'idée est donc de franchir la côte en se dévoilant juste assez pour déclencher les tirs adverses et trouver « un trou noir » sur un horizon illuminé de rafales... Car c'est là que doivent se dissimuler les pièces d'artillerie.

Intuition, chance et imagination, c'est demander beaucoup de faveurs pour un seul soir, mais qui n'ose rien n'échoue jamais..., mais ne réussit pas non plus.

23h30

Nous franchissons les côtes, l'ennemi s'attend à être frappé. Nous savons que nous sommes écoutés et avons échangé quelques comptes rendus sans intérêt à la radio pour être certains d'être interceptés. Le *Tonnerre* me confirme que sur les fréquences ennemies, c'est l'alerte, l'ennemi n'est plus surpris, cela fait des dizaines de fois qu'il est attaqué. La première phase du plan fonctionne donc. En quelques minutes des rafales montent vers le ciel sur une grande partie de la ligne d'horizon, nous dévoilant ainsi les zones de concentration ennemie et nous confirmant sa grande fébrilité. Par un bref message radio, je confirme au colonel Bayle que nous n'avons pas l'effet de surprise, conformément à ce que nous recherchions. Je remonte mes JVN sur mon casque pour mieux chercher le trou noir... Et comme par magie il est là, nous sommes chanceux ! À l'endroit prévu, une petite vingtaine de kilomètres au sud de l'aéroport de Misratah. L'étude cartographique précise et la connaissance de la doctrine soviétique du positionnement des pièces d'artillerie

nous avaient orientés sur cette zone somme toute très logique et pourtant déjà passée au peigne fin. Le camouflage avait dû avoir raison des recherches alliées.

Comme convenu, les hélicoptères progressent vers la zone quelques mètres au-dessus du sol et prudemment, se faufilant dans le désert en prenant soin de ne pas se laisser enfermer dans une nasse ou de se prendre dans les lignes électriques particulièrement nombreuses. Pas une seule fois nous n'avons dérogé à la règle de protéger nos flancs ou nos arrières. Ce soir plus que jamais cette mission est importante et confiée à une patrouille de *Gazelle* et de *Tigre*. Plus nous nous rapprochons de cette zone noire de laquelle aucun tir ne part, plus nous sentons la tension monter. C'est anormalement calme. Les maisons se font plus denses et je crains par-dessus tout d'être pris à revers par un tireur embusqué au coin d'une rue. Le spectre que la « chute du Faucon noir » ne devienne « la chute du *Tigre* ou de la *Gazelle* » est notre hantise. Lors des *rehearsals*³¹, je vérifie toujours si les équipages s'orientent bien vers la direction où je considère la menace la plus probable.

– Rapace, en place, rien à signaler, annonce le capitaine Vincent à la radio.

Je n'accepte pas ce compte rendu, il n'est pas rationnel. Quelque chose cloche.

Il ne faut pas s'attarder et devenir une cible fixe. Chaque patrouille a cinq minutes pour faire le job. Passé ce délai, nous irons chasser ailleurs et notre pari tombera à l'eau.

– Copié... C'est pas possible. Tu le cherches, tu le trouves et tu le détruis.

Je suis certain que l'ennemi est là, c'est logique. Il faut le

trouver !

Quelques secondes passent pendant lesquelles les pilotes se concentrent sur l'écran de leur caméra thermique, laissant le pilote contrôler seul l'extérieur immédiat des hélicoptères. Les chefs de bord des *Gazelle* Viviane HOT sont expérimentés et ont en mémoire une banque d'images, enrichie lors de longues heures d'entraînement et complétée depuis deux mois. Ils peuvent discerner en un coup d'œil un objectif réel d'un leurre en carton ou en bois et plus grand-chose n'échappe à leur vigilance. J'entends la radio cracher :

– Rapace, Rapace, contact !

Il n'a fallu que quelques secondes supplémentaires de ténacité pour que le commandant de bord détecte les pièces d'artillerie disséminées un peu partout et, comble de chance, tombe sur les canons de 152 mm tractés en cours de mise en batterie. Pris en flagrant délit, on ne pouvait rêver mieux !

Les missiles HOT des *Gazelle* partent les uns après les autres dans un flash lumineux. Mon sentiment est étrange et contrasté, car ce soir nous sommes imbattables. La nuit nous appartient et pourtant je ne peux éviter de me dire à quel point cette force est fragile, précaire et tient à tant de détails et de difficultés de toute nature qu'il a fallu franchir.

En quelques minutes, l'artillerie adverse n'existe plus. Les comptes rendus arrivent les uns après les autres. Ne restent plus que les troupes qui étaient en protection et que nous n'avions pas prévu d'engager, mais l'occasion est trop belle. Je décide de changer le plan. J'ordonne au *Tigre* et à la *Gazelle* restés en couverture d'avancer au plus près et de traiter le dispositif de protection des pièces d'artillerie. J'espère que ce n'est pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mots directs et bruts, qui ne sont pas forcément brutaux, pour dompter psychologiquement la peur, le stress et la notion de mort qui étaient une réalité concrète dans les opérations qui s'annonçaient. Par ce discours qui en a laissé plus d'un dubitatif lors de ma première adresse au GAM, au Cannet-des-Maures, je visais à conditionner les esprits aux risques encourus et souligner le caractère « sacré » de cette mission, dans sa portée stratégique comme dans sa très simple réalité quotidienne. Ma détermination devait être désormais la leur, pour ne faire qu'une.

Dès ma désignation comme patron du groupement aéromobile, j'ai senti l'appréhension ou la peur à tous les niveaux. Cette peur s'exprimait sous forme de fébrilité ou de doutes sur nos capacités, allant parfois même jusqu'à une certaine hostilité. Pour ma part, j'en déduisais que tout le monde avait bien compris quel était le niveau de notre détermination, mais mettait les risques au-dessus. Mon travail était justement d'inverser cette hiérarchisation.

Nous concernant, j'ai ressenti un grand calme et deux sortes de peurs : celle d'échouer et celle de mourir.

Ces peurs ne m'étaient pas étrangères. Ma passion de la montagne, mon expérience personnelle et professionnelle font que j'ai toujours avancé dans un environnement où il a fallu se battre. J'ai cherché à transformer cette peur ou ce risque d'échouer dans notre mission en une détermination tenace ; mieux encore : en rage de vaincre.

La peur de mourir, quant à elle, est plus personnelle. Chacun peut y faire face avec ses moyens propres. Si on considère cette peur comme un risque, jamais comme une fatalité, on peut en maîtriser les effets négatifs. Une façon de mieux dominer et contrôler la perception de ce risque passait évidemment par la création d'une cohésion de groupe de très haut niveau.

Je répétais parfois une formule que j'avais entendue et qui me semblait adaptée : « On a deux familles dans la vie : celle avec laquelle on naît, et celle avec laquelle on risque de mourir. »

La mort de l'un des nôtres aurait évidemment été un drame, mais je suis convaincu que la force morale du détachement ne l'aurait pas transformée en traumatisme. Le coup aurait été lourdement accusé. Cependant nous serions repartis nous battre comme n'importe quel soldat, car la mort fait partie des risques du métier. Dans cette perception, la notion d'engagement total a été à la base de cette acceptation du risque. Chaque jour, j'ai mesuré le poids « humain » de cette responsabilité en tant que chef. Quand vous allez défier la mort nuit après nuit, l'arme la plus redoutable que vous pouvez offrir à vos hommes, c'est votre force de caractère, votre capacité à absorber le stress, pour être le diffuseur d'énergie et de retenue qui convient à la réussite de chacun.

L'aéronautique nous prépare finalement bien à affronter ces notions. Quand un équipage part en vol d'entraînement, il applique des procédures qui visent à garantir la sécurité de son vol. Mais le risque zéro n'existe pas, il n'y a pas de vol anodin. Les pilotes savent que l'homme, par nature, reste un « étranger » dans les airs, et les accidents mortels nous rappellent que la moindre erreur d'inattention, la moindre indiscipline peuvent immédiatement se transformer en drame. Le pilote est en contact direct et quotidien avec ce stress du crash, c'est comme une seconde peau. Car lorsque vous partez en opérations, la perception que vous avez du risque et de la mort monte de plusieurs crans. Quand, en plus, vous le faites soir après soir, elle peut se réduire à une attente fatale et macabre, inconsciemment acceptée. Tomber dans cette logique routinière est mortel pour vous-mêmes comme pour les autres.

Il nous a fallu par ailleurs être attentifs à cette répétitivité du combat, car ce n'était pas le combat d'un soir ou le sprint d'un jour, mais des montées à l'assaut quotidiennes et répétées qui pouvaient en devenir presque banales. La concentration quotidienne était primordiale. Pour cela, les « formules chocs » ou les « perches humoristiques » quelques minutes avant de partir au combat étaient toujours les bienvenues.

Il s'agissait autant de relativiser que de canaliser les énergies, pour en contrôler les effets afin de les transformer en force et libérer les instincts de combat et de survie.

Au cours des batailles qui se sont succédées, serait menteur celui qui prétendrait n'avoir jamais eu de l'appréhension, celui qui à un moment ou un autre ne s'est pas dit : « Et si ce soir c'était mon heure ? » Nous savons tous qu'il est même sain d'avoir une certaine dose de stress, mais le chef se doit d'en combattre les effets sur les hommes, même si vous le ressentez comme tout le monde. Il peut inhiber votre capacité d'analyse, d'initiative, anesthésier votre intuition, paralyser votre audace, tous ces sens qui sont indispensables au combat. Amputez ces sens et vous ne commandez plus.

Assurance tous risques

Celui qui est convaincu que, quoi qu'il arrive, il sera récupéré par ses camarades part l'esprit libre au combat ; il n'accepte pas la mort, mais fait avec.

Lors de la préparation du combat, il fallait concevoir une manœuvre la plus efficace possible et en évaluer les risques. En particulier, il fallait garantir qu'en cas de *crash* de l'un des nôtres, nous serions en mesure de le récupérer : délicat équilibre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas lui qu'elle aura à traiter si cela se passe mal. J'ai d'ailleurs un œil très particulier sur eux deux.

Sébastien est une aide précieuse dans la gestion des hommes. Il mesure surtout avec un recul « médical » ce que nous faisons chaque soir et l'impact que cela a sur chacun. Au cours d'une nuit, je l'ai engagé dans un combat particulièrement difficile très en profondeur dans les lignes ennemies. À l'issue et malgré son expérience, alors que nous venions tous de rejoindre le *Tonnerre*, ses yeux pétillants et les cernes de tension et de fatigue sous ses yeux en disaient long.

– Alors Seb, ce n'est pas un sport de masse, hein ?

– ... La vache, j'en ai beaucoup vu avec les forces spéciales, mais alors là... chapeau.

C'est donc avec confiance et complicité que nous parlons de la situation à laquelle je dois faire face et je sais qu'il m'apportera un avis d'expert indépendant. Immédiatement, il conforte mon appréciation. Il se propose de son côté d'agir aussi en souplesse avec l'officier concerné. Nous convenons de nous revoir après avoir cheminé chacun dans notre domaine. Je sais que le pilote va se sentir sous observation, la balle est effectivement dans son camp. Il va finalement voir défiler, en douceur, son commandant d'unité et le médecin ; le message va être sans ambiguïté et il a la pression ; mais nous l'avons tous. S'il est exclu, il en sera le premier responsable. Je lui donne surtout sa chance et nous tenons tous à ce qu'il la saisisse.

Le lendemain, tout le GAM est de nouveau réuni pour le briefing final. J'ai maintenu le pilote sur les ordres de vol un peu contre l'idée qui préconisait de lui donner une journée de repos. J'estime au contraire que je dois le maintenir en selle. Mais au lieu de le mettre dans les vagues d'assaut principales, je

lui donne une mission de couverture pendant notre infiltration. Cette mission n'est pas moins importante, mais elle est *a priori* moins exposée comparativement aux autres patrouilles, qui auront d'emblée des missions de destruction. Je vois au premier coup d'œil qu'il est déçu, mais je constate qu'il saisit bien le message, au grand soulagement de ses équipiers. Plus de questions à l'emporte-pièce et de grandes théories. Une première étape dans la reconstruction est donc franchie et nous constatons que c'est pour lui un véritable effort. Il se bat contre ses démons, c'est visible.

Au cours du combat, ses comptes rendus sont précis, nets ; je sens une démarche individuelle de nouveau constructive au bénéfice de tout le groupe, avec des gestes et des mots qui sont du domaine de notre intimité collective et permettent d'évacuer naturellement les émotions accumulées.

Le lendemain matin, je revois le capitaine Vincent et le médecin. Nous sommes d'accord : tout est rentré dans l'ordre, c'est gagné. Chacun dans son coin a fait ce qu'il fallait et eu les mots qui convenaient, même si nous resterons vigilants. Pour ma part, j'ai juste coordonné une manœuvre humaine, pour aider ce pilote à digérer sans doute un choc post-traumatique et le laisser librement choisir ce qu'il voulait faire de sa vie après, appartenir à l'histoire d'un groupe hors norme ou prendre un autre chemin.

Dans l'après-midi, je m'arrange pour le croiser sur le pont :

– C'est nickel ce que tu nous as fait cette nuit, à tout à l'heure sur la fréquence.

Son regard ne laisse aucun doute sur sa compréhension du message.

Certes, le chef militaire tranche à longueur de journée, mais la pâte humaine est toujours précieuse et rare. L'exclure aurait fragilisé aussi le groupe car nous n'avions pas d'équipage en

réserve pour tenir le rythme des combats. Il fallait en prendre le plus grand soin et nous sommes soulagés que tout soit rentré dans l'ordre. Quelques semaines plus tard, ce pilote détectera une colonne de chars, remportant un succès tactique jamais obtenu en une seule nuit.

On récolte toujours au centuple ce que l'on a semé quand on commande.

L'humour – arme de cohésion massive

L'humour est un puissant canalisateur des énergies et un fabuleux thermomètre pour évaluer la santé mentale d'un groupe. On peut sans doute rire de tout à condition que cela ne blesse personne. En opération, l'humour est un besoin pour exagérer la nature des personnes et des caractères qui sont autant de mémorables et sans doute thérapeutiques occasions de rire, dans un environnement qui ne s'y prête pas forcément.

Même au milieu du fracas des armes, des peurs et de la violence, les situations les plus cocasses provoquent une hilarité salvatrice. Le chef n'échappe pas plus que le simple soldat aux tirs de cette arme de cohésion massive.

Sur le BPC *Tonnerre* – au large de la Libye début juillet 2011

En France, le 14 juillet se prépare et il est prévu que la presse débarque sur le bâtiment pour réaliser des reportages à diffuser avant le départ du défilé. Pas n'importe quelle presse : Patrick Forestier de *Paris Match*, impliqué dans tous les coups et que je croiserai de nouveau quelques mois plus tard à Gao au Mali, Loïc de La Mornais, journaliste à France 2 au service « enquêtes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'une compagnie de Légion étrangère, RC 4, deux longs séjours pendant la guerre d'Algérie. En l'écoutant, je voyais l'officier de vingt ans qu'il fut, comme au premier jour, dropper le maquis, la jungle puis le djebel.

C'est indiscutablement influencé par sa stature, son charisme, ses récits d'une vie remplie de combats, de joies et de peines, qu'est né en moi le parfum de l'aventure militaire, avec cette volonté de choisir une arme qui assouvisse ma soif d'imprévu et d'action.

Sa liberté de ton toujours appréhendée, m'a aussi donné le goût de la liberté de pensée et de parole, que je retrouverai plus tard comme une des caractéristiques des hommes et femmes de l'ALAT quand je pourrai enfin y servir. Car cette arme marie finalement deux mondes : celui des valeurs militaires éternelles propres au métier des armes et celui de la modernité qui lui impose d'être dans un « déséquilibre avant » permanent. En effet, dans l'ALAT, rien n'est jamais acquis : celui qui y sert et s'y investit totalement y trouve des champs d'expérimentation permanents pour répondre aux besoins opérationnels d'aujourd'hui et de demain. C'est une arme en perpétuelle évolution tactique, technologique et humaine, où l'initiative, l'audace et la liberté d'agir sont au cœur de la réussite opérationnelle, comme une nécessité où l'essentiel est d'avancer quitte à tomber pour mieux se relever. Cette réalité s'est imposée à moi un certain 9 novembre 1989 sur le front de l'Est.

9 novembre 1989 – Berlin

Je suis affecté comme chef de peloton de chars au 11^e régiment de chasseurs à Berlin. À l'époque, la « Guerre

froide » y est une réalité quotidienne et l'unité a la chance d'être « équipée guerre » en permanence avec la totalité de ses armements et de ses munitions, pour répondre en quelques heures à la moindre crise. Pour ma part, la soif d'aventure déjà bien chevillée au corps et ne souhaitant pas passer ma vie à m'entraîner, j'ai fourni les efforts nécessaires pour être affecté d'emblée dans cette unité particulièrement opérationnelle.

Berlin est alors une ville militaire, sous l'autorité d'un gouvernement tripartite américain, anglais et français. Nous sommes bien équipés pour résister aussi longtemps que possible aux hordes de l'Armée rouge, ou bien réagir à une crise pour laquelle il faudra montrer ses muscles. En cas de conflit généralisé, peu probable, notre sort ne fait aucun doute, mais ce ne sera pas si facile pour les Soviétiques de prendre Berlin, à moins d'une solution nucléaire radicale. En tout cas, c'est à cette posture que nous nous préparons. Pour nous, cette « Guerre froide », c'est un peu *le désert des Tartares*, sauf que les Tartares sont juste de l'autre côté du mur et si la guerre devenait chaude, c'est à celui qui sera le plus rapide.

Le 8 novembre 1989, nous sommes d'alerte avec mon peloton blindé, prêts à bondir dans nos chars pour rejoindre en moins de quinze minutes les postes de combat dans la ville. Les jours précédents, les rumeurs les plus folles et contradictoires ont traversé Berlin. Des deux côtés du mur le niveau d'alerte des troupes a été monté presque à son maximum et les informations des services de renseignement nous confirment qu'en face, les Soviétiques font de même avec leur tout nouveau char T 80 qui vient d'entrer en service.

Le général Cann, commandant les forces françaises de Berlin, est passé nous voir dans l'après-midi pour vérifier que tout était prêt. C'est le cas, et ce dans un calme qui n'est pas feint. Nous savons qu'une étincelle peut mettre le feu aux poudres et nous

sommes l'arme au pied. J'ai reçu l'ordre de positionner les chars à la porte du quartier et nous attendons, en mesure de foncer. C'est à la radio que nous suivons cette bascule de l'Histoire. Nous apercevons, hors du quartier, des milliers de Berlinoises qui convergent à pied vers la porte de Brandebourg et le *check point* Charlie. Après l'inquiétude, la stupéfaction laisse place à l'euphorie qui gagne la ville. Dans la nuit, il n'y a plus de doute, pour la première fois depuis le 12 août 1961, Berlin est et ouest communiquent de nouveau presque librement. À l'est, rien de nouveau. Les allées encore vides d'*Unter Den Linden* sont occupées par un rideau de soldats de la *Nationale Volksarmee* (NVA) d'un pays qui s'appelle encore pour quelques mois la République démocratique d'Allemagne (RDA). Les Soviétiques ne sont pas loin, se gardant bien de se mettre au premier plan dans cette ambiance électrique, comme nous. Cela fait des années que nous nous jugeons. Nous nous connaissons par cœur et je suis bien loin d'imaginer que vingt-deux ans plus tard, ma connaissance de leur matériel et de leur doctrine me sera bien utile au large de la Libye. Mais cette nuit, le mur de la honte tombe définitivement, la Guerre froide prend fin et je saisis les conséquences que cela va entraîner pour nos vies de soldats... Et qu'il va falloir rebondir.

À la radio, les déclarations euphoriques commencent avec la population qui passe devant nos chars dans une joie indescriptible. Le moment est certes historique, mais alors que j'entends à longueur d'onde que nous allons enfin pouvoir bénéficier des « dividendes de la paix », je pense exactement l'inverse. Même jeune et avec une modeste expérience de la Guerre froide, il me semble que le cycle des conflits chauds est désormais inévitable. Se pose alors la seule question qui m'importe : quelle arme, pour les quarante ans qui viennent, sera au cœur de l'action et assouvira ma soif d'aventure, d'action et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en de telles circonstances.

Alors que je fais demi-tour pour rejoindre le poste de pilotage, il se précipite alors sur le médecin qui revient à l'hélicoptère et le saisit un instant dans ses bras.

Les *check-lists* avant décollage sont rapidement effectuées et alors que l'hélicoptère s'arrache du sol, je vois, sur le côté, ce grand-père nous faire un signe d'adieu alors que nous venons de lui ramener son petit-fils qui doit probablement être déjà mort. Une demi-heure plus tard nous sommes de retour sur notre camp.

Des histoires comme celle-ci, tous les équipages d'hélicoptères de manœuvre et d'assaut de toutes les armées en ont connu lors des évacuations sanitaires ou des évacuations de ressortissants réalisées dans des conditions souvent rocambolesques. Elles nous confrontent à une réalité humaine de la guerre qu'il nous faut intégrer. Elles nous touchent autant qu'elles nous endurent. Elles sont surtout des expériences qui nous conduisent à penser et agir avec du recul, dans le plus grand respect des valeurs humaines et le sens de l'accomplissement de la mission.

Commander pour vaincre

Au-delà de l'acquisition technique, tactique et morale proposée par l'ALAT, c'est une arme qui impose à ceux qui y servent un goût prononcé pour l'initiative, l'autonomie, la prise de risque et la liberté de pensée pour agir. C'est une permanente école et vie de commandement qui s'inscrit tout particulièrement dans l'incertitude. Dans un autre contexte et quelques années plus tard, après trois mois d'opérations intenses lors de

l'opération Serval au Mali, le général Barrera aura pour nous ces mots : « Sérieux sans se prendre au sérieux. »

Il n'est pas aisé de comparer le commandement dans l'ALAT avec une autre arme, tant les spécificités y sont nombreuses. C'est d'abord une arme où commander, c'est d'abord s'exposer aux regards de subordonnés d'un haut niveau intellectuel qui, comme vous, ont fait l'objet d'une sélection psychologique, physique, technique et tactique particulièrement sévère. Pendant les deux ans de formation qui amènent à être déclaré pilote opérationnel, chaque vol est sanctionné par une note. Deux vols consécutifs notés comme hors norme, sont suivis d'un conseil d'instruction qui peut mettre un terme brutal à vos ambitions. Vous y apprenez l'humilité et la volonté, pas celles qui s'affichent pour paraître, mais celles qui seront nécessaires quand vous devrez, à la tête de vos hommes et aux commandes de votre hélicoptère, anticiper et décider dans l'incertitude en quelques secondes.

Dans l'ALAT, être le bon élève et rendre un bon devoir ne suffisent pas pour commander. Si vous vous contentez d'être dans les clous, vous serez certes obéi, mais vous ne serez pas crédible. Cette crédibilité est essentielle au combat, quand les facteurs techniques s'effacent au profit de la seule force de caractère et de commandement capable d'emporter la décision. C'est ce qu'attendent de vous les équipages. Il y faut une touche de détermination, de vision, d'initiative, d'audace, de chance et un supplément d'âme qui vous permettent de tenir et guider des hommes et des femmes qui sont des professionnels dans leur domaine. Il n'y a aucune place pour l'amateurisme, l'à peu près ou l'inexpérience. Ils attendent de vous d'en connaître autant, mais aussi de les amener là où ils pourront donner le meilleur

d'eux-mêmes. Il s'agit d'aller au-delà des lignes rouges du temps de paix, parce que vous êtes en guerre.

À tort, l'ALAT n'a pas toujours eu bonne presse en matière de commandement, les poncifs véhiculant qu'un pilote n'est pas un soldat et que les rapports hiérarchiques tiendraient plus de la gestion d'un aéro-club que d'une arme opérationnelle. La réaction de mes camarades à Coëtquidan avait d'ailleurs été assez révélatrice lorsqu'il avait fallu choisir son arme en fin de scolarité.

– L'ALAT ? Ah bon, tu veux quitter l'armée ?

La perception de cette jeune arme a heureusement radicalement évolué au cours de la décennie écoulée et ses cadres ne sont plus considérés comme de simples experts aéronautiques. Les résultats obtenus et le rôle décisif des hélicoptères ces dernières années ont permis de corriger l'image des années 90 ; l'ALAT ayant pourtant déjà acquis en Algérie ses lettres de noblesse au feu en interarmes et interarmées.

Commander dans l'ALAT, c'est ainsi avoir une capacité d'absorber et gérer l'adversité et y déployer sa liberté de pensée, d'action et d'autonomie. L'opération Serval au Mali est une opération où toutes ces spécificités ont dû être mises en œuvre.

Mais où est donc passé le GTIA 1 ? Autonomie, anticipation et initiative

L'aviation légère de l'armée de Terre, dans le cadre du concept d'aérocombat, a pour mission de conduire des combats autonomes ou au profit des troupes au sol. Ce n'est pas sans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La judiciarisation de l'action armée a profondément modifié la manière d'appréhender le combat.

Jusqu'à la fin des années quatre-vingt, la judiciarisation de la guerre se résumait à la convention de Genève et aux lois nationales, le soldat relevant alors de ses actes devant des tribunaux militaires. À situation exceptionnelle, tribunal exceptionnel, finalement.

Les années quatre-vingt-dix, avec les conflits en ex-Yougoslavie, ont profondément changé la donne et les tribunaux militaires ont été supprimés presque au même moment. Le soldat français relève aujourd'hui d'une justice civile nationale et internationale, comme n'importe quel citoyen, ce qui n'est pas le cas pour tous les pays, puisque certains refusent que leurs militaires répondent de leurs actes devant une justice internationale. Ce changement de portage, je l'ai ressenti comme un passage du « responsable présumé innocent » au « responsable forcément coupable ». Une entaille de plus à la spécificité militaire, même si la réalité est plus complexe. Car le militaire n'est pas plus démuni qu'avant pour répondre de ses actes au combat, mais il est indiscutablement plus exposé et donc sensibilisé à la judiciarisation de la guerre. Il a fallu s'adapter et cela a considérablement fait évoluer la préparation comme la conduite des opérations. Mais les combats, eux, restent les mêmes et la responsabilité de ceux qui emploient les armes est toujours aussi individuelle.

Dans les faits, la judiciarisation de la guerre se concrétise désormais par un document d'une dizaine de pages, particulièrement aride à lire, une sorte de code pénal qui répond en théorie à toutes les situations auxquelles nous pourrions être

confrontés dès lors qu'il s'agit d'ouvrir le feu. Ce sont les *Rules of engagement*⁴⁸ (ROE). Les officiers juristes nous résument heureusement cela en quelques diapositives et les équipages sont précisément briefés sur les ROE spécifiques qui les concernent. Je n'ai jamais vu un homme prendre ce *briefing* à la légère, car il en va d'une responsabilité pénale collective et individuelle. Mais ces ROE ne disent pas tout de la réalité des combats et n'apportent pas toutes les réponses.

Notre génération peut témoigner que la guerre a ses réalités que la loi ignore. Elle nous met parfois devant des décisions immédiates dont dépendent la vie et la mort de nos hommes, conférant au chef opérationnel une responsabilité d'une autre nature qu'il doit être délicat de juger bien après que le brouillard de la guerre se soit dissipé. La loi est certes une référence, une borne, un phare qu'on doit toujours garder dans son champ de vision. Le spectre de la guerre a des réalités qui n'ont pas de loi. On y tue et on y meurt... C'est un fait et pas une loi.

*Mali – opération Doro 1 et 2 – est de la boucle du Niger –
Oued de J. – février 2013*

Depuis notre arrivée à Bamako, notre raid aéromobile vers l'avant nous a fait parcourir plus de mille cinq cents kilomètres en quelques semaines. Tombouctou et Gao ont été repris à l'ennemi. Les hélicoptères exploitent leur capacité de fulgurance et s'affranchissent des distances et du terrain pour être lancés dans une course vers l'avant à la poursuite des éléments terroristes. Notre raid nous a amenés jusqu'aux frontières algériennes et le régiment est désormais engagé sur deux fronts.

Sur le front nord, la mouvance d'AQMI⁴⁹ est en cours de destruction dans sa zone refuge du massif des *Adrars des Ifoghas*.

Notre chef de corps, le colonel Gout, nous a précisément rappelé les règles d'engagement générales et spécifiques aux hélicoptères, car les équipages, soumis à des situations changeantes au cours d'une même mission, peuvent faire une erreur de cible. Les ROE précisent aux équipages la nature des cibles par la définition de la PID (*positive identifications*) qui répondent à des critères techniques et opérationnels spécifiques au théâtre. Loin d'être exhaustives, elles permettent au moins de déterminer ce qui n'est pas un ennemi... mais qui peut le devenir en quelques secondes.

Sur le front central, à Gao, l'affaire est plus complexe. Notre terrain de chasse est à la dimension d'une région de trois cents kilomètres sur deux cents. Notre ennemi connaît les lieux comme sa poche. Il connaît parfaitement les règles d'engagement des armées « démocratiques » et s'adapte. J'ai avec moi des équipages particulièrement solides qui n'en sont pas à leur première guerre. Le capitaine Charly est un vétéran de la Libye, nous avons tous les deux un passé complice né lors des longues nuits libyennes. Il fait partie de ceux qui ont vu les obus de très près. Depuis notre arrivée sur le sol malien, l'ennemi rompt le contact et se fond dans la population, dans les villes ou les tribus du désert. Nous avons peu de renseignements, car tous les moyens de recherche sont concentrés sur le front nord.

Quelques jours plus tôt, des groupes terroristes ont pris d'assaut l'hôtel de ville. Après plusieurs heures de combat avec le 92^e régiment d'infanterie, les terroristes se sont retranchés dans un bâtiment officiel. L'infanterie est prise sous un feu nourri dans des combats où s'imbriquent population civile et troupes maliennes. Depuis les airs, les *Gazelle* renseignent précisément sur la situation au sol, appuient les fantassins dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cinq longues minutes se sont écoulées depuis mon ordre limite mais aux risques calculés. Cet ordre est maintenant totalement « légal », la PID étant confirmée. L'analyse était donc la bonne.

Les mitrailleuses reprennent leurs tirs contre le *Puma*, les rafales descendantes du canon de vingt millimètres croisent celles qui montent des lisières. Méthodiquement, de la droite vers la gauche, les obus pleuvent sur la lisière, faisant taire une à une les armes au sol. Après une troisième passe, c'est terminé, le tir de saturation a produit ses effets.

En quelques minutes, un ordre « sur le trait des ROE », mais donné en conscience et l'action précise de l'équipage ont anéanti le pion de manœuvre ennemi. Après trois jours de patience, le combat a été engagé et gagné. Le régiment d'infanterie ne sera pas pris à revers, il commence au sol sa phase de réduction des résistances isolées. Le cumul des pertes ennemies entre cette action et celles des troupes au sol est impressionnant. Au retour de l'appareil, je rejoins l'équipage qui vient à peine d'arrêter le rotor. Dans un silence dubitatif, nous inspectons l'appareil plusieurs fois, certains d'y trouver des impacts.

– Je n'y crois pas, y'a rien, m'annonce l'adjudant-chef Jean-Luc, mécanicien navigant.

Nous faisons plusieurs fois le tour de la machine. Sainte Clotilde était encore bien avec nous aujourd'hui.

Le combat d'Iménas est l'exemple parfait de l'aérocombat, du combat combiné interarmes et de la complémentarité hélicoptères et troupes au sol. Il restera celui où il a fallu décider dans l'incertitude et en assumer les conséquences si

l'analyse de la situation avait été erronée. Il s'agissait d'employer la bonne arme, au bon moment, au bon endroit.

Tard le lendemain soir, le 92^e RI rentre sur Gao. Je vais voir le colonel Bert pour le saluer et dans nos regards, nous nous sommes dit beaucoup de choses. Une longue poignée de main et il me lâche en hochant la tête :

– On a une sacrée belle ALAT !

Cela fait plaisir à entendre.

Flagrant délit de terrorisme – autonomie – initiative – pugnacité

Ce n'est qu'un début, capable de s'engager à la fois dans des actions en appui des forces terrestres et dans des actions autonomes les hélicoptères vont aussi apporter la fulgurance.

Mali – mars 2013 – opération Doro 3 – à l'est de Gao

Les opérations Doro 1 et 2 ont été nos premiers engagements aux côtés du 92^e RI, après une traque longue et difficile. L'ennemi a été surpris par notre pugnacité et une coopération infanterie / ALAT qui lui a fait subir des pertes lourdes. Mais la zone est immense, et après le premier choc qui a tourné à notre avantage, nul ne doute que l'ennemi va se réorganiser et vouloir prendre sa revanche.

La zone est immense, autant chercher une aiguille dans une meule de foin. C'est pourtant bien la mission que nous a confirmée le colonel Mistral. Le général Barrera et mon chef de corps sont toujours déployés à cinq cents kilomètres plus au

nord, à Tessalit, et se concentrent sur les combats dans le massif des *Adrars des Ifoghas*. Les opérations du nord continuent à hypothéquer la plupart des moyens de renseignement et ne nous permettent pas de poursuivre notre traque dans les meilleures conditions après les combats d'Iménas. Le commandement est bien décidé à poursuivre l'action sur deux fronts. Le colonel Gout et moi-même sommes dans un grand écart permanent pour trouver une bonne répartition des moyens entre ces deux fronts. Car la zone d'action du GAM s'étale sur mille cinq cents kilomètres et les équipages conduisent des missions de Bamako à Tessalit en passant par Tombouctou, Gao ou Ouagadougou, dans la même journée. Il faut donc s'adapter en permanence et trouver des alternatives et des solutions de compromis en s'appuyant sur notre système D pour répondre aux multiples missions. La présence des hélicoptères est devenue un critère de GO / NO GO pour lancer les opérations de combat.

L'ennemi doit être poursuivi coûte que coûte et les hélicoptères vont être décisifs dans cette traque. Le 92^e RI part à nouveau pour quatre jours de reconnaissance offensive dans le désert mais sans certitudes sur la position et l'attitude de l'ennemi suite à sa première défaite. L'absence de renseignement nous pénalise considérablement et nous avons préparé en détail cette opération avec l'équipe du colonel Bert en élaborant des suppositions. Je connais surtout en détail l'itinéraire précis que va emprunter le régiment sur les trois jours à venir. Cette connaissance mutuelle et cette information nous seront capitales.

Les hélicoptères sont en QRF⁵⁶ et doivent être en mesure de décoller dès que les troupes au sol seront au contact. La progression sera, sans surprise, particulièrement pénible pour les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Geoffroy Roux de Bézieux
Entrepreneur français, vice-président du mouvement des
entreprises françaises (MEDEF)

Table des matières

Préface

Remerciements

Préambule

L'assaut

Méditerranée, 3 juin 2011 – au large de la Libye –
opération X

Dans les premières heures du matin

Heure « H » – les rapaces – GO !

00h55

01h00

01h05

01h06

10h00

1- Commando de choc contre la dictature

Ordre de l'Élysée – « Envoyez les hélicos ! »

13 mai 2011 – 17h00

Promenade nocturne

14 mai 2011 – 00h15

14 mai 2011 – 03h00

14 mai 2011 – 05h00

14 mai 2011 – Pau – 07h00 – prise en main

14 mai 2011 – 20h00 – un moment pour les familles

05h00 – le lendemain matin

On entend le bruit des pales

16 mai 2011 – 17h00 – base ALAT du Cannet-des-Maures –
premier rassemblement du GAM au complet
18 au 23 mai 2011 – en route vers la zone d’opérations
23 mai 2011 – en route vers le front
23 au 25 mai 2011 – répétition générale
2 juin 2011 – veillée d’armes

Des plages de Normandie aux plages de Libye

5 juin 2011 – opération X 13 – port de New Bréga
22h59’50’’
23h00
23h00’02’’
23h03’00’’
23h06’
23h40’

Poker menteur à Tripoli

Libye – nuit du 11 au 12 juin 2011 – Opération X 15 –
04h30

Les missiles de la rupture

Nuit du 24 au 25 juin – opération X 31 – attaque sur le
front à l’est de Bréga

En mémoire de nos pères

Libye – nuit du 28 juin 2011 – opération X 33 – attaque du
port de Bréga

La voie est libre

Libye – opération X 37 – juillet – ligne de front est

Le Stalingrad libyen

Libye – fin juillet 2011 – opération X 41 – nord du port de
Bréga
23h30

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Entraînement à l'appontage des Gazelle.



3 juin, début d'après-midi, briefing général avant la première attaque, tout le monde est concentré.



Les entraînements à l'appontage s'enchaînent pour les équipages. Nous sommes tous passés en régime « hibou ».



3 juin, photo prise au large par un navire, nous venons de franchir les côtes libyennes et essuyons les premiers tirs de DCA.



Quelques minutes avant le premier décollage, chacun se prépare.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



En vol au-dessus des sables du Mali.



Les « mains du miracle » sont à l'œuvre sous un soleil de plomb et 50°C.



Décollage de Gao.



Tombouctou a été saisie sans un coup de feu. Visite présidentielle à la force Serval. Accueil du chef des armées par le Gal Berrera commandant la brigade SERVAL



Décollage de Gao pour une mission vers Iménas.



Briefing avec les équipages pour poursuivre l'offensive vers Gao.



Le GAM offre au colonel Gout son fanion et le PKM pris aux mains de l'ennemi. Le 92^e RI du colonel Bert l'a ramené et nous a offert cette prise de guerre.



Quelques jours avant de rejoindre la France, le GAM au complet à Gao.